

Zeitschrift: Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

Herausgeber: Schweizer Film

Band: 7 (1941-1942)

Heft: 95

Artikel: Lettres d'Hollywood

Autor: J.W. / Schneider, Hans W.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-733538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lesquelles ne peuvent être exportées qu'en partie. On s'efforce cependant d'obtenir des autorités la permission de transférer en Amérique 10 à 12 millions de dollars; mais il restera toujours des sommes suffi-

santes pour une production américaine réalisée en Grande-Bretagne. On peut donc prévoir que la production cinématographique recevra, de ce côté également, une nouvelle et très forte impulsion. F. P.

ner» (United Artists), avec Gary Cooper, Walter Brennan et un excellent ensemble.
Hans W. Schneider.

Le nouveau Disney.

La «première» la plus importante, cependant, était la création de «*Fantasia*», troisième grand film de Walt Disney. Reçu par le public avec enthousiasme, il est vivement discuté dans la presse. Car ce film ne prétend pas moins de traduire en images des partitions de maîtres classiques et modernes; la musique, jouée par le Philadelphia Symphony Orchestra sous la direction de Leopold Stokowski, y est symbolisée par des dessins animés. On «voit» à l'écran la Pastorale de Beethoven, une Toccata et Fugue de Bach, l'Ave Maria de Schubert, de pages choisies de Tschai-kowsky, Moussorgsky et Strawinsky.

Nous aurons encore à parler de ce film, mais dès aujourd'hui nous voudrions souligner l'énorme progrès technique qu'il nous apporte. On s'est servi pour cette production, qui n'a pas coûté moins de 2 500 000 Dollars, de nouveaux appareils pouvant enregistrer séparément chaque partie de l'orchestre; les différentes bandes sonores furent réunies ensuite à l'atelier et transcrites sur une bande commune, ce qui a permis aux ingénieurs de son, travaillant sous les directives de Stokowski, de faire ressortir les nuances les plus délicates. La Radio Corporation of America et Walt Disney ont créé en outre un nouvel appareil permettant une reproduction musicale d'une qualité inégalable. Cette invention va sans doute révolutionner le film sonore — dans quelques années, il n'y aura certainement plus de grand cinéma qui ne soit équipé d'un appareil «*Fantasound*». Mais il est à espérer que son prix, de 85 000 Dollars (soit plus de 300 000 Francs) sera alors quelque peu réduit! Jusqu'ici il n'existe en Amérique que douze exemplaires de cet appareil; ainsi douze théâtres seulement peuvent projeter ce film simultanément. Walt Disney a élaboré un plan de location, fixant l'ordre des représentations dans les diverses villes. Comptant même avec une fabrication accélérée d'appareils de projection, on estime qu'il faudra quelques années avant qu'on puisse voir et entendre cette œuvre dans les petits théâtres.

Exploitants contre Producteurs.

Il y a aux Etats-Unis 17 000 propriétaires de cinémas. Mais ce chiffre n'indique pas le nombre des salles, bien plus élevé; car à elles seules, cinq sociétés de production en possèdent 2400. Ce système porte un grave préjudice aux directeurs «indépendants», qui ont toute la peine du monde à obtenir les grands films. Depuis des années, le gouvernement américain lutte contre cette pratique et s'oppose à ce que les producteurs soient en même temps les exploitants de leurs films.

Lettres d'Hollywood

(De nos correspondants particuliers.)

Souvenirs . . .

Il y a juste vingt ans que nous avons traversé l'Amérique en auto. Nous, c'étaient cinq jeunes Suisses, cherchant l'aventure, avides de connaître «le pays des possibilités illimitées». Après six mois de voyage, nous étions arrivés à Hollywood, un endroit quelque part dans l'ouest des Etats-Unis — et nous y sommes restés.

Dans les studios, ou plutôt dans les baraques, on tournait alors des films qui s'appelaient «*Orphans of the Storm*», réalisé par D. W. Griffith, «*Grandma's Boy*» avec Harold Lloyd, «*Blood and Sand*» avec Rodolphe Valentino, «*The Prisoner of Zenda*» de Rex Ingram, «*Smilin's Through*» avec Norma Talmadge, «*Robin Hood*» avec Douglas Fairbanks sen. etc. Chaque film était un «chef-d'œuvre» à une époque où l'industrie était à ses débuts. Mais avec chaque film nouveau furent réalisés de nouveaux progrès, artistiques, photographiques et techniques. Des ateliers toujours plus grands furent construits, et fondés toujours de nouvelles sociétés. Paramount (Famous Lasky Players) acquit les «*First National Studios*»; First National se créa une installation gigantesque, vendue en 1928 aux Warner Bros; à la même époque, la Fox construisit des ateliers immenses à Beverly Hills, le premier studio destiné exclusivement au film sonore.

Il y avait déjà bien des Suisses à Hollywood. Billie Dove, de son vrai nom Lillian Bohny et originaire de Frenkendorf près de Bâle, était devenue une «star». Elle tournait le rôle principal dans un film d'Alexander Korda, lorsqu'une Commission d'études suisse (sous la direction du Dr. Welti) vint visiter les studios. William Wyler se distinguait comme régisseur dans les studios de l'Universal; Vic Nördlinger de Saint-Gall était un «casting director» tout puissant, et Werner Müller de Bâle, assistant de Paul Leni, producteur de films avec Conrad Veidt. On y réalisa alors le premier film «suisse» d'après une nouvelle de J. C. Heer «*Le Roi de la Bernina*» — production Ernst Lubitsch, avec Camilla Horn et John Barrymore. Nous, les Suisses, avons accueilli ce film avec des sentiments quelque peu mêlés; mais quelle agréable surprise lorsque Camilla Horn nous chantait, lors d'une réception de presse, des chansons suisses en dialecte, le dialecte de sa mère . . .

Puis, c'est l'avènement du *film sonore*. Pendant des mois, Hollywood est en révolte. Des capitaux énormes deviennent nécessaires, et «*Wall Street*» en assume le contrôle. De nouveaux acteurs sont engagés. Le marché étranger cause des préoccupations sérieuses. «*Sunny Boy*» avec Al Jolson, produit par Warner, est révolutionnaire. La M.-G.-M. tente sa chance avec des films en plusieurs versions et réalise, comme premier film allemand, «*Sunkist*» avec Edward G. Robinson et Vilma Banky.

C'est drôle — nous avions presque oublié tout cela. On oublie si vite à Hollywood. Mais tous ne l'ont pas oublié: l'acteur, le figurant que le film sonore a privés de leur pain (et ils sont nombreux) gardent aujourd'hui encore de l'amertume. Quelques-uns seulement ont du succès, la masse des 20 000 artistes et figurants mène une existence pitoyable. C'est là Hollywood.

Nouveaux films à succès.

Rarement encore ont été projetés tant de bons films dans un même mois — bornons-nous à quelques indications. Trois d'entre eux sont produits par Warner Bros: «*A Dispatch from Reuters*», biographie du fondateur de la grande agence anglaise de presse, réalisée par William Dieterle, avec Edward G. Robinson et Edna Best; «*City for Conquest*», histoire de New York, tournée sous la direction géniale d'Anatol Litvak, avec James Cagney et Ann Sheridan; «*No Time for Comedy*», avec Rosalind Russell et James Stewart. Deux charmantes comédies portent la marque de l'Universal: «*Hired Wife*», un des meilleurs films humoristiques de l'année, avec Rosalind Russell, Virginia Bruce et Brian Aherne, et «*Spring Parade*», le nouveau film de Deanna Durbin, jouant une petite paysanne à Vienne, de l'époque impériale. Paramount et M.-G.-M. notent également plusieurs grands succès: la première, «*The Rangers of Fortune*» de Sam Wood, avec Fred MacMurray, Gilbert Roland, Albert Decker et Joseph Schildkraut, et «*Christmas in July*» de Preston Sturges, avec Ellen Drew et Dick Powell; la seconde, un film musical «*Strike Up the Band*», avec Mickey Rooney et Judy Garland, et un film dramatique «*Wyoming*», avec Wallace Beery et Ann Rutherford. Mentionnons enfin le grand film de William Wyler «*The Wester-*

Pour mieux comprendre la situation, il faut examiner de plus près le marché cinématographique américain. Comment les films furent-ils placés jusqu'ici? Chaque printemps, les représentants des maisons de production partirent des 31 «villes-clefs», sièges des centrales cinématographiques, pour faire le tour des cinémas. C'est alors que furent vendus d'avance les films pour toute une année — 208 films par théâtre, car les programmes changent en général deux fois par semaine et comportent toujours deux films de long métrage. Le vendeur offre alors «trois Gables, deux Deanna Durbin, deux Capra-Extras, deux Laughton Spéciaux, un Super-Ultra-Extra-Tracy etc.» Le pauvre directeur de cinéma n'a qu'à s'incliner; ce n'est qu'après le départ de l'agent qu'il mesure son malheur: sur 208 films, il y en a, disons, 50 qui sont passables; le reste vaut moins que rien et personne ne voudra le voir. Mais que faire? Si cet arrangement lui déplaît, il ne reçoit rien du tout. Et puisqu'il n'y a pas de concurrence pour Hollywood, ce sont les sociétés de production qui dictent leur volonté.

Il est d'usage en Amérique, que le client est le maître et que les grandes industries s'efforcent de lui livrer le plus possible pour le moins d'argent. Seule l'industrie cinématographique fait exception et trouve que le client doit être bien content de recevoir quelque chose et n'a aucun droit de se plaindre.

Jusqu'ici les exploitants indépendants ont combattu en vain ces coutumes, toujours les producteurs ont obtenu gain de cause. Le dernier de ces longs procès toutefois vient de se terminer sur un compromis. L'espoir des directeurs de théâtre d'avoir trouvé, en la personne du Procureur Général, un défenseur énergique fut cependant gravement déçu; car après avoir accusé les producteurs d'une «attitude déloyale» et d'une véritable «dictature», M. Thurman Arnold a conclu l'armistice avec les principales sociétés propriétaires de cinémas, M.-G.-M., Fox, Paramount, R.K.O. et Warner Bros. Cette convention, sous forme d'un «décret», stipule:

- 1° l'interdiction de la vente en bloc d'une production annuelle; désormais, les producteurs doivent vendre leurs films en «blocs» de cinq œuvres,
- 2° des «ventes aveugles» sont illégales — les nouveaux films doivent être montrés aux propriétaires de théâtres toutes les deux ou trois semaines,
- 3° les tribunaux d'arbitrage décideront en cas de différends; les frais seront à supporter par les producteurs.

Mais les clauses de cet «armistice», modifiant sensiblement les méthodes de distribution, ne contentent personne. Les directeurs de théâtre craignent d'avoir, dans ces blocs de cinq films, un bon contre quatre mauvais, dont deux seraient peut-

être si mauvais qu'on n'oserait les présenter. Ils veulent bien visionner les films, mais à quoi bon s'ils doivent tout de même acheter ceux dont ils ne veulent pas. Mais ils protestent surtout contre le maintien des théâtres appartenant aux grands producteurs et qui gardent la possibilité d'afficher un film de classe quand eux sont obligés de projeter une bande médiocre. C'est une bien mauvaise affaire, car le public, de plus en plus avisé, boycotte tout simplement les mauvais films. Un autre sujet de plaintes est le système de pourcentage. Pour un film moyen, on paie une somme fixe, disons 100 Dollars; mais pour les grands films (par exemple «Boom-Town» ou «Sea-Hawk») les producteurs exigent un pourcentage élevé, le plus souvent le tiers des recettes. Les deux tiers restants ne suffisent pas à couvrir tous les frais et à compenser les pertes résultant de la projection (ou non-projection) des films médiocres compris dans le contrat.

Les producteurs sont, eux aussi, mécontents. Désormais, leurs agents doivent partir en tournée non seulement une fois par

année, mais chaque semaine. Ils seront obligés de montrer plus de bons films, sous peine de risquer que certains cinémas préfèrent fermer leurs portes plutôt que de présenter de mauvais films. Et les tribunaux d'arbitrage vont leur coûter chaque année plus d'un demi-million de dollars, somme importante à une époque où les revenus baissent constamment.

Le public non plus n'est pas satisfait de cette solution. Car les spectateurs doivent toujours avaler un mauvais film avant de voir celui qui les a attirés. Il est donc à prévoir que la situation actuelle engendrera tôt ou tard une crise sensible dans l'industrie cinématographique, si toutefois Hollywood ne comprend pas à temps qu'il faut offrir au public de la bonne marchandise pour son argent.

Dès maintenant, on fait de grands efforts pour produire des films de qualité et autant que possible. Mais les bons films ne se laissent pas fabriquer à la chaîne comme les bonnes voitures et les bons frigidaires, grandes spécialités U.S.A.

J. W. (Hollywood).

Mickey Rooney

Quelle popularité que celle du jeune Mickey Rooney, qui ne peut tourner assez vite, tant le public demande ses films. Depuis des années, son succès va grandissant, et de plus en plus le public européen se rallie au jugement du public américain. C'est pourquoi nous voudrions reproduire ici quelques passages d'un article paru récemment dans la revue française «Sept Jours»:

«Dix-neuf postes de radio, deux chiens, deux pianos, un saxophone, une guitare, dix poules excellentes pondueuses, une admirable collection de pipes, six canaris, un superbe perroquet, un diplômé de champion de tennis du Pacifique sud-ouest. ...

Tels sont les biens terrestres auxquels tient le plus — pour l'instant — celui qu'une statistique américaine a proclamé «star masculine no. 1» pour l'année 1939. Entendez par là que les films dans lesquels il a paru ont battu le record de recettes: 30 millions de dollars, 1 milliard 200 millions de francs français. ...

C'est de Mickey Rooney qu'il s'agit.

Actuellement, il a dix-neuf ans. Pourtant, il a déjà une longue carrière derrière lui, puisqu'il a débuté sur l'écran à l'âge

de douze mois. Jeune fille, sa mère, qui était alors miss Carter, avait le démon du théâtre. Elle s'échappa de la maison paternelle, joua de petits rôles dans des revues et, à défaut de la gloire, trouva un mari: Jal Yule, acteur de son état. A quatorze jours, pour la première fois, Mickey Rooney passa une soirée dans les coulisses d'une revue à grand spectacle où ses parents l'avaient déposé pendant qu'ils étaient sur le plateau. ...

Le succès de Mickey cependant ne vint pas tout de suite. Mrs. Jal Yule, déjà divorcée, dut faire des démarches à Hollywood pour placer son phénomène d'enfant.

Une série de courts films comiques, les «Mickey McGuire», lança la vedette enfantine. Il joua dans les soixante-dix épisodes à raison de 200 dollars par film. Sa mère signa ensuite pour lui un contrat à long terme à la Metro-Goldwyn-Mayer. Le premier film, «Andy Hardy», coûta 170 000 dollars et en rapporta un million. La «Ville des Gosses» consacra Mickey Yule qui prit alors le nom de Mickey Rooney.

«C'est surtout le petit diable qui attire le public» déclaraient à l'envie les directeurs de cinéma.

On cherche à reprendre

Cinéma

ou échange contre immeuble.

Ecrire sous chiffre 105 R. M.,
poste restante, Vevey.

Personne expérimentée

prendrai direction ou gérance
(event. reprise) de Cinéma ou
salle de spectacle en Suisse
Romande.

Offre sous chiffre No. 314
à Schweizer Film Suisse, Rorschach.